

reur ! Un ruban, une épaulette, suffisaient à l'ambition de toute une vie ; l'on n'avait plus qu'un but, celui de tuer ou de se faire tuer avec gloire, tant l'épidémie batailleuse souflée par Napoléon, avait enfiévré toutes les têtes !

Il ne restait à Kerguelen qu'une ressource bien hasardeuse ; c'était d'attendre, toujours caché, le retour de l'Amphitrite, si toutefois elle devait revenir, car les Anglais étaient de rudes joueurs sur mer ; ils accumulaient, à cette époque, de grandes forces navales dans les Indes, et ils tenaient surtout à s'emparer de la Martinique, cette clé du golfe du Mexique, dont la situation militaire importante était pour eux un objet de perpétuelle convoitise. Le lieutenant avait maintes fois éprouvé l'affection et le bon vouloir de son commandant, il les mettrait à l'épreuve. Cette espérance, quoique fort incertaine, était la seule qui lui fût permise ; le jeune homme l'accepta avec d'autant plus de facilité qu'elle lui permettait de prolonger son séjour auprès de Céline.

Deux jours s'écoulèrent sans que personne vint troubler la solitude où le lieutenant vivait avec le vieux nègre dans une fraternité si bizarre. Il se contentait d'une frugale nourriture, et de quelques légumes bouillis que l'idiot lui préparait avec un zèle enfantin. Strictement enfermé durant le jour, il ne pouvait cependant s'empêcher la nuit d'errer aux environs. Il rôdait comme un loup, dans l'épaisseur des champs de cannes, cherchant à percer du regard les murs qu'il ne pouvait franchir, aspirant la senteur des pommes roses qui croissaient sous la fenêtre de sa bien-aimée ; suivant tristement de l'œil les colibris à la huppe de rubis, aux ailes d'émeraudes, qui bourdonnaient autour des magnolias où disparaissaient dans le calice des hibiscus. Puis, lorsqu'il était las de tourner ainsi, le pauvre garçon allait s'asseoir à distance sur un rocher d'où il pouvait, à travers les arbres, découvrir les persiennes vertes de la fenêtre de Céline et la triste clarté qui veillait dans sa chambre.

Enfin, le soir du deuxième jour, la mulâtresse parut ; elle avait l'air plus mystérieux et l'humour plus hargneuse encore que de coutume. Kerguelen supporta avec résignation sa bourrasque de plaintes et de regrets inutiles, dans l'attente de quelque nouvelle favorable, mais à toutes ses questions, Zaza refusa obstinément de lui donner aucun détail. Cependant il sut que Céline s'inquiétait de la sûreté de son ami

et exigeait qu'il s'éloignât : mais, avant cette séparation nécessaire elle désirait le voir une dernière fois. M. de Prée devait descendre le soir même à Saint-Pierre où l'appelait une affaire urgente, et Zaza profiterait de son absence pour introduire Kerguelen auprès de la malade. Le jeune homme accueillit cette nouvelle avec transport ; la mulâtresse repartit, et lorsque la nuit fut obscure, il se glissa le long de l'enclos du jardin, dont il trouva la porte entrouverte, et pénétra à travers les arbres jusqu'à la croisée du rez-de-chaussée, où Zaza l'attendait. Il souleva la persienne, escalada la fenêtre, et se trouva dans l'appartement de Céline.

Une seule bougie l'éclairait faiblement, et la verrine de cristal dépoli dont elle était entourée la garantissait à peine des bouffées de vent qui faisaient vaciller sa flamme. Kerguelen se sentit défaillir en contemplant le lit où gisait la jeune fille, qu'un moustiquaire enfermaient entre ses quatre parois de gaze, comme dans une tombe virginale ; il n'osait avancer, lorsqu'une voix faible, partie de cette couche douloureuse, lui dit d'approcher. Kerguelen se précipita à genoux à côté du lit, et fondit en larmes sans pouvoir articuler un mot. La jeune créole étendit la main et la posa doucement sur la tête de son ami.

— Ne vous désolez pas ainsi, Pierre, je suis bien maintenant, le danger est passé, la mort est peut-être loin encore.

Il leva la tête et regarda ce doux visage maigri et blêmi par la souffrance, ces yeux creux, ces lèvres décolorées ; il frissonna de tout ce qu'elle avait dû endurer de tourments.

— Céline, Céline ! comme vous avez souffert !

— C'est vrai, Dieu m'a mise à une cruelle épreuve. Oh ! oui, j'ai bien souffert ! la surtout, ajoute-t-elle en mettant la main sur son cœur. Et vous, pauvre ami, quelle angoisse vous avez dû éprouver dans cette horrible nuit où vous m'avez crue morte ! quelle vie vous avez menée durant ces deux jours !

Oh ; tout est oublié, s'écria le jeune homme en saisissant la main qu'on lui abandonnait, vous voilà sauvée !

Céline secoua la tête d'un air de doute :

— Cela eût peut-être mieux valu autrement : si je reviens à la vie, ce ne sera que pour être malheureuse encore, et cette fois, c'est, je le sens, pour le reste de mes jours, j'ai eu toutes